



Bulletin d'information et de liaison de l'Association Nationale pour la Mémoire des Résistants et Patriotes emprisonnés à Eysses Unité Combattante déportée à Dachau (Bataillon F.F.I.)

Mars 2006

N° 237

Siège : 10 rue Leroux – 75116 Paris – Tél : 01 44 17 38 27 – CCP Paris 4764-82w –
Permanence : Tous les mercredis au siège de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h

Continuer !

Il y a soixante et un ans, à leur retour de Dachau, les rescapés, anciens détenus de la centrale d'Eysses, créaient l'Amicale des Résistants patriotes emprisonnés à Eysses.

Elle se fixait comme objectif de perpétuer le souvenir d'Eysses, honorer la mémoire de nos treize martyrs des 19 et 23 février 1943, d'y associer tous ceux des nôtres qui n'étaient pas rentrés, morts dans l'enfer concentrationnaire nazi.

Tout au long de ces années nous sommes restés fidèles à nous-mêmes, aux combats menés à l'intérieur de la Centrale unis dans la diversité de notre engagement dans la Résistance. « Unis comme à Eysses », quelle belle devise !

Nous avons engagés de nombreuses actions pour obtenir la carte de déporté interné résistant (DIR) que l'on refusait à de nombreux camarades, la reconnaissance de notre bataillon comme « unité combattante », la lutte pour la Paix par le désarmement, contre la renaissance du nazisme et le négationnisme.

L'Amicale est toujours là, mais ses rangs s'éclaircissent, le poids des ans ne nous épargne pas, la force physique diminue, obligeant les camarades à ralentir leurs activités. Malgré tout l'Amicale doit rester debout, fidèle à son histoire.

C'est à vous familles de nos camarades, filles et fils, amis, de prendre le flambeau que nous vous transmettons, de poursuivre la route le plus longtemps possible. Nous vous faisons confiance.

André LALOU, président de l'Amicale

Le 19 février 2006 à Paris

Comme c'est la coutume depuis 1945, l'Amicale des anciens d'Eysses a ranimé la flamme sous l'Arc de Triomphe le 19 février. Cette année également la cérémonie a eu lieu en présence de quelques anciens et surtout des familles et des descendants des anciens d'Eysses. Beaucoup de nos camarades se sont excusés et ne pouvaient venir pour des raisons de santé.

Pendant la cérémonie le drapeau de l'Amicale était porté par Birard, ancien d'Eysses. Le drapeau de l'Association de la Flamme était porté par Entine, également ancien d'Eysses. Plusieurs associations étaient représentées par leurs porte-drapeaux. Etaient présents le médecin-chef Lionel Hugard, représentant le ministre de la Défense et M. Créange, secrétaire général de la FNDIRP. Les honneurs ont été rendus par un détachement militaire. La gerbe a été portée par les fils de Jules Bloch, vice-président, Michael et Yohan. La gerbe a été déposée par Léopold Rabinovitch au nom du Président André Lalou, absent pour des raisons de santé.

Cette cérémonie était cette année particulièrement émouvante par la présence de jeunes, enfants et petits-enfants d'anciens d'Eysses. Notre devoir de mémoire doit continuer !

Le 26 février 2006 à Villeneuve-sur-Lot

Une belle réussite : 4 cérémonies, 17 gerbes de fleurs, 16 drapeaux, suivis d'une foule nombreuse.

Dans le cadre du programme établi par la municipalité de Villeneuve-sur-Lot, quatre cérémonies se sont déroulées à Villeneuve. La première au monument de nos 12 fusillés, place de la Révolution, au cours de laquelle Ernest Prax a déposé le coussin. La seconde au cimetière Ste-Catherine où la gerbe a été déposée par Mesdames Chanier et

Lafaysse. La troisième à la Centrale où Jean Matifas prononça une allocution, où Pierre Filhol et Léopold Rabinovitch firent l'appel aux morts. La raquette fut déposée au pied du mur des fusillés par Mme Cayrou et Jacques Chantre, la flamme étant ranimée par le comité du Souvenir. Enfin, Solange Prax et Eliane Matifas déposèrent une gerbe à la stèle du Parc Anatole France.

Pour clôturer les cérémonies, le traditionnel pot de l'amitié fut servi à la Mairie avec l'allocution de monsieur le Maire, de madame la Sous-préfète représentant M. le Préfet et les remerciements de Léopold Rabinovitch au nom de notre Association, tandis que Solange et Ernest Prax allaient déposer un bouquet de fleurs à la gare de Penne.

La présence des jeunes aux cérémonies à Villeneuve

Nous empruntons à la Dépêche du Sud-Ouest l'extrait ci-dessous.

« Contente d'être là ». Ce respect est partagé par Audrey et Margaux, deux élèves de 3^e de l'institution Sainte-Catherine ? Sensibilisées par leur professeur, Michel Lapouge, elles ont tenu à être présentes. Elle se tiennent par la main et partagent le même discours. « C'est un devoir de mémoire. Ces gens ont défendu notre pays, il faut s'en souvenir. » Pas loin d'elles, Camille, une Ariégeoise un peu plus jeune. Elle a fait le voyage avec sa grande tante, Yvonne Cardona, épouse d'un prisonnier de ces années sombres. Camille n'avait « jamais entendu parler de cet épisode » mais elle est « contente d'être là ». « J'ai appris plein de choses. »

Congrès national de l'amicale des anciens de Dachau à Villeneuve-sur-Lot les 27 et 28 mai 2006

Les anciens d'Eysses et leurs familles désireux de participer au dîner fraternel du samedi 27 et (ou) à la cérémonie du dimanche matin 28, peuvent prendre contact avec Léopold Rabinovitch au 01 40 31 61 92 ou par courrier à lui adresser au 4 place de la Porte de Bagnolet 75020 – et ainsi connaître le programme.

Amitié, affection, générosité

A l'occasion de l'envoi des cartes de vœux 2006 accompagnées de la lettre de notre camarade Jean Ringeval, nous avons reçu bon nombre de marques de sympathie à son égard et d'autres camarades. Certaines lettres étaient accompagnées de dons, notamment celles de Mme Alvarez, de Mme Jeanine Lafaysse, de Mme Clothilde David, de Jacques Chantre, de Christiane Delarche... Nous ne pouvons pas citer la totalité de ce que

nous avons reçu mais nous adressons à toutes et à tous nos chaleureux remerciements.

Une bonne initiative

Notre ami, Jean Canale (section PACA), nous a commandé 24 exemplaires du livre les 12 fusillés. Dans sa lettre, il nous dit notamment : « Comme je me suis occupé longtemps des droits des camarades et familles lorsque j'étais à Marseille, j'ai continué et, récemment, j'ai pu faire obtenir satisfaction à une veuve qui a obtenu sa pension et des arrérages conséquents. Elle m'a remis un chèque de 500 euros pour l'ADRP sur lequel j'ai prélevé 384 euros pour payer ces 24 livres que nous remettrons au Comité d'organisation du Concours national de la Résistance pour être donné à des lauréats. »

Bravo à notre ami et à ceux qui pourraient suivre son exemple.

Nos joies

Felipe Gonzalès nous annonce la naissance le 25 novembre 2005 de son arrière petite-fille Olive.

Toutes nos félicitations aux heureux parents.

Nos peines

- Lucien **Benoît** (Eure-et-Loir), interné à Montluc, au camp de la Noë, à Toulouse et Eysses.
- Raymond **Fraixe**, domicilié à Marseillan (Hérault), décédé le 4 février 2006.
- Hippolyte **Lambert**, décédé le 26 novembre 2005 à Tunis (Tunisie). Toulon – 20 ans de travaux forcés – Eysses préau 1 (545) – Dachau Allach (73625).
- Daniel **Perreto**, Trescléaux (Alpes de Haute-Provence). Interné au Puy, à Sisteron, Saint-Paul d'Eyjeaux, Eysses.
- Raymonde **Raffin**, de Saint-Raphaël, évadée de Rieucros, veuve de René (Eysses 2420, Dachau, Allach 73.919).

Notre Association adresse ses chaleureuses condoléances aux proches de nos camarades et amis disparus.

Rectificatif

Dans le dernier bulletin nous avons fait paraître le texte de l'allocution prononcée par Marcel Benvenuto aux obsèques de Roger Legros au nom de l'Association nationale. Nous voulions apporter l'ajout suivant : « Sa petite-fille Corinne a rédigé l'épopée de la centrale d'Eysses et a participé avec Michel Lautisser à l'écriture du livre « 12 fusillés pour la République ».

Antoine

Ce récit fait suite à ceux qui ont déjà été publiés concernant « les dernières semaines de la déportation ».

« C'était un FTP, originaire de Bègles, en Gironde.

Dans les premiers jours de 45, nous avons fait connaissance à l'infirmerie au block 11, celui des tuberculeux, (stube 1). La communauté de nationalité, d'âge, de langue, d'accent, dans une chambre ne comptant que 3 ou 4 français nous avait rapprochés ...rapidement.

Mi-janvier, une congestion pulmonaire frappa 4 détenus de la chambre. Des quatre, seuls Antoine et moi échappèrent à la mort. Notre amitié se fortifia dans les jours qui suivirent.

Début février, le médecin- chef du block – un pneumologue tchèque – décida de me créer un pneumo - thorax. Quelques semaines après les B.K. avaient disparu de mes poumons ; Il me fit alors transférer à la chambre 2. Là, j'étais un des plus valides. Le kapo – un droit commun – décida de m'utiliser comme aide soignant, à ses côtés.

Dans cette chambre, j'étais séparé par 20 mètres de couloir seulement d'Antoine. Malgré cela, nous ne nous voyions plus très souvent. Le couloir étant largement ouvert sur l'extérieur, il faisait très froid. Vêtus seulement d'une courte chemisette couvrant le corps jusqu'au nombril, nous ne sortions guère du lit, ni l'un ni l'autre, repliés sous l'unique couverture.

Les semaines passèrent ainsi jusqu'à fin avril. Les Américains approchaient du camp : ils ne rencontraient pratiquement que très peu de résistance. Des rafales d'armes automatiques éclataient de temps à autre ; leurs avions survolaient les blocks à basse altitude : les détenus redoutaient un lâcher de bombes. La lenteur de leur avance suscitait une vive colère parmi beaucoup.

Enfin, le 29/04 arriva. Dans les miradors, des S.S. tentèrent une résistance : beaucoup furent tués. Vers 16 – 17 H, le camp était libéré. Goûtant avec délice les premières heures de liberté plusieurs milliers de détenus – moi compris – se précipitèrent sur la place d'Appel !

Au retour, je traversai le wadschraum ! ...Par hasard ! Un corps était allongé, nu, raide, d'une blancheur cadavérique ; Il portait une étiquette à un orteil, la tête était penchée vers la droite. Un mince filet de sang coulait de la bouche et s'étalait sur le sol. Je m'approchais ...j'identifiais aussitôt le corps ! Mon sang se glaça ! C'était Antoine que je n'avais pas vu depuis plusieurs jours ! Sur la place d'Appel, les survivants par milliers, fêtaient dans l'enthousiasme la reconquête de la Liberté et c'est ce jour – même qu'Antoine perdait la vie ! Il aurait eu 24 ans quelques jours après !

Cette dernière image m'est restée à jamais. Depuis 60 ans, il ne se passe guère de semaine sans que ce souvenir me revienne à l'esprit ! Parmi d'autres souvenirs, il est un de

ceux qui m'ont incité à agir depuis, sans défaillance pour ne revoir « plus jamais ça ! »

Anna Marly nous a quittés...

Née à Saint-Petersbourg le 30 octobre pendant la Révolution de 1917 au cours de laquelle son père fut fusillé, Anna Bétoulinsky quitte la Russie pour la France au début des années vingt. Elle se réfugie avec sa mère, sa sœur aînée et leur fidèle nounou dans la communauté russe de Menton.

A l'âge de treize ans on lui offre une guitare dont elle ne se séparera jamais. En 1934, Anna rejoint Paris et débute une carrière artistique sous le pseudonyme d'Anna Marly, patronyme choisi dans l'annuaire. Elle danse tout d'abord dans les Ballets russes de Paris qui l'entraînent en tournée à travers l'Europe, puis ce sont les Ballets Wronska qui l'engagent comme danseuse étoile.

Pour autant, Anna n'en oublie pas la musique. Après un passage au conservatoire de Paris pour travailler sa voix, elle se produit dès 1935, avec sa guitare et un petit répertoire qu'elle s'est créé, au Shéhérazade, cabaret parisien, puis au théâtre des Variétés à Bruxelles et au Savoy Club de La Haye. Lors de son séjour en Hollande, elle rencontre celui qui deviendra en avril 1939 son mari, le baron van Doorn. La même année, Anna connaît une grande satisfaction professionnelle en devenant la benjamine de la SACEM (Société des Auteurs Compositeurs et des Editeurs de Musique).

Le 13 juin 1940, Paris est déclarée ville ouverte. Anna et son mari quittent la capitale. Après avoir transité par l'Espagne et le Portugal, ils s'installent à Londres en 1941 où Anna s'engage comme volontaire à la cantine des Forces Françaises Libres. Se séparant bientôt de son mari, elle devient alors projectionniste, puis s'enrôle au théâtre aux Armées et chante au micro de la BBC dans l'émission « Les Français parlent aux Français ».

De cette époque datent les chansons les plus célèbres d'Anna Marly, notamment « Le Chant des partisans ». Un jour, fin 1942, ayant lu dans les journaux britanniques le récit de la bataille de Smolensk, son âme russe se réveille. Un mot lui revient à l'esprit, ce mot de « partisans ». «Bouleversée, je prends ma guitare, je joue une mélodie rythmée, et sortent tout droit de mon cœur ces vers en russe: Nous irons là-bas où le corbeau ne vole pas/ Et la bête ne peut se frayer un passage./ Aucune force ni personne/ Ne nous fera reculer. » Appelée initialement « La Marche des partisans », cette chanson sera interprétée en russe par son auteur jusqu'à ce que Joseph Kessel s'exclame en l'entendant pour la première fois « Voilà ce qu'il faut pour la France ! » et qu'il en écrive la version française avec son neveu Maurice Druon. Sifflé comme indicatif de l'émission de la BBC « Honneur et Patrie », «Le Chant des partisans » (intitulé « Guerilla song » dans sa version anglaise) s'impose rapidement comme l'hymne de la Résistance et sera chanté par Germaine Sablon, Yves Montand, Johnny Hallyday....

« La Complainte du partisan » est écrite dans la même période. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, chef du mouvement Libération-Sud, en signe les paroles, chanson reprise plus tard par Joan Baez et Léonard Cohen.

A son retour en France en 1945, Anna Marly connaît la gloire. Toutefois, elle décide de s'installer en Amérique du sud et devient ambassadrice de la chanson française. C'est au Brésil, en 1947, qu'Anna rencontre son second mari, le russe Yuri Smiernow. Elle sillonne l'Afrique, toujours accompagnée de sa guitare, puis vit aux Etats-Unis où elle se consacre à l'écriture de fables, de poèmes tissés de souvenirs.

Anna Marly, que l'on surnomma le « Troubadour de la Résistance » et dont le Général de Gaulle écrivit qu'« elle fit de son talent une arme pour la France », a composé plus de trois cents chansons. Certaines d'entre elles se sont élevées au rang de patrimoine national. L'enseignement obligatoire dans les années soixante du « Chant des partisans » avec « la Marseillaise » et « Le Chant du départ » n'en est pas la moindre preuve. Ecrites dans le contexte de la guerre, les chansons d'Anna Marly constituent un témoignage vivant de l'Histoire de France. Elle nous a quittés le 15 février 2006 en Alaska où elle vivait depuis plusieurs années.

Biographie aimablement communiquée par l'Association pour des Etudes sur la Résistance intérieure (<http://www.aeri-resistance.com>).

Pierre Berthélémy (1919-1986)

A compter de ce numéro, nous allons tâcher d'insérer dans le bulletin un article à caractère historique ou la biographie d'un interné d'Eysses. Nous commençons cette série par la biographie de Pierre Berthélémy, aimablement communiquée par Joël Drogland, historien de l'Yonne.

Pierre Berthélémy est né à Orléans le 13 octobre 1919. Sa mère était la fille d'un vigneron de Pomerol. Son père naturel était un officier américain arrivé à Bordeaux en 1918. Sa mère quitte le pays et rencontre Henri Berthélémy à Orléans. Celui-ci reconnaît Pierre et lui donne un frère et deux soeurs. Les parents se séparent avant la guerre. En Corrèze puis à Paris, Pierre Berthélémy a une enfance assez difficile. Son père l'a reconnu « à l'état civil » mais « pas dans son cœur » écrit-il dans une autobiographie inédite. Battu par ce père adoptif, il ne trouve guère de réconfort auprès de sa mère qui le délaisse. Apprenti boucher, il fait quelques bêtises qui lui valent la maison de correction. En 1936 et 1937, il est interné dix-huit mois dans une maison d'éducation surveillée à Aniane, qui est un véritable centre pénitentiaire. De retour à Paris, il vit deux agréables années de 1937 à 1939. Quand il veut s'engager, à dix-huit ans, l'Armée le refuse à cause des séquelles d'une ancienne pneumonie.

Le 10 juin 1940, il est incorporé au 27^{ème} Régiment d'Infanterie à Dijon. L'Exode le conduit à Bayonne. Après l'armistice, il est versé dans les Chantiers de jeunesse,

d'abord à Cavaillon puis à Casteljalous. Il y reste huit mois, se fait démobiliser, travaille en forêt puis s'engage de nouveau dans les Chantiers de jeunesse, où il est responsable de la fanfare. Quelques péripéties l'obligent à démissionner ; il rentre à Sens chez sa mère, en juillet 1942. Désigné quelques temps plus tard pour le STO, il repart avec un camarade en direction de la zone non occupée. Il franchit la ligne de démarcation avec l'intention de gagner l'Angleterre. Il passe à Bordeaux, Mont-de-Marsan, Orthez et apprend l'arrestation des passeurs en approchant de la frontière espagnole. Il reste quelques temps à Casteljalous où il est retourné. Il y travaille dans une exploitation forestière puis regagne Sens. Il est employé à la SNCF, à Montereau, comme peintre en bâtiment. Il quitte cette fonction, travaille dans une ferme près de Villemenoche et s'installe finalement à Sens chez sa mère.

C'est alors, à l'été 1943, qu'il entre en contact avec le Front national. Il rejoint alors le groupe d'action immédiate que vient de constituer l'état-major des FTP. Pierre Berthélémy est le quatrième homme du groupe aux côtés de Lucien et Jean Paquet, ainsi que de Gabriel Monamy (« Gaby »). Le 22 septembre 1943, il est avec Monamy chez un autre coiffeur de Sens quand éclate la fusillade qui oppose les frères Paquet aux *Feldgendarmes*. Il se cache quelques temps dans le Loiret avec « Gaby », puis les deux hommes reviennent à la ferme du Glacier qui était une de leurs planques. Quand Jean Paquet est rétabli, les trois hommes partent pour le centre de la France. Jean Berthélémy, le frère de Pierre, prisonnier de guerre libéré, s'est joint à eux. « Gaby » et Jean Paquet ne veulent pas rester dans le maquis qui devait leur servir de point de chute et reviennent dans l'Yonne.

Pierre et Jean Berthélémy ne rentrent pas. Ils retournent à Casteljalous et entrent en contact avec le maquis de Lubans à Allons, maquis constitué par des jeunes issus des Chantiers de jeunesse. Ils sont arrêtés en novembre ou décembre 1943 par les GMR. Emprisonnés à Agen, ils sont condamnés par un Tribunal spécial à sept et huit ans de réclusion et transférés à la centrale d'Eysses. Le 30 mai 1944, ils sont livrés aux Allemands et déportés. A Dachau, les frères Berthélémy obtiennent des fonctions aux cuisines, ce qui leur permet de surmonter l'épreuve. De retour en France Jean est devenu gendarme et Pierre boucher puis restaurateur. Il a pris sa retraite dans un petit hameau de la forêt d'Othe, à Vorvigny, sur la commune d'Esnon.

Source : CD-ROM « La Résistance dans l'Yonne », AERI, 2004

**Association déclarée à la préfecture de Police s/n 7246
Directeur de la publication : André LALOU**

**Dépôt légal : commission paritaire n° 0311 A 07742
Impression : I.P.S. pour HREN Consulting**

Tél : 06 74 05 14 44 site : [http:// www.hren-consulting.com](http://www.hren-consulting.com)